

Bibliothèque
des
IDÉES

André Gide
et le premier groupe de
La Nouvelle
Revue Française

★★

L'âge critique
1911-1912

par

AUGUSTE ANGLÈS

nrf
Éditions Gallimard

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Lorsque Auguste Anglès a disparu en juin 1983, il laissait inachevé son grand travail sur les débuts de la NRF : il en avait publié en 1978 le premier volume, André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française : La formation du groupe et les années d'apprentissage (1890-1910), qui fut accueilli avec faveur par la critique et qui rencontra auprès du public un grand succès. Le premier volume conduisait le lecteur jusqu'à la fin de l'année 1910; il comportait une patiente chronique qui s'attachait à suivre les hommes et les événements semaine après semaine, mais aussi des chapitres de synthèse, magistralement exécutés, où les orientations décisives et les problèmes essentiels étaient mis en relief. Dès ce premier volume, Anglès, qui avait poussé son enquête jusqu'à la guerre de 1914, avait habilement posé des jalons et, ici ou là, annoncé des thèmes, esquissé des analyses qu'il se donnait le loisir de reprendre et de développer dans les deux volumes suivants. Il y a en effet une profonde unité dans l'histoire de la revue pendant les années qui vont de 1909 à 1914 : la richesse des correspondances auxquelles Anglès avait eu accès, la rigueur avec laquelle il faisait se recouper tous les témoignages offraient au lecteur une documentation de premier ordre, animée par le talent du critique. La mort l'a empêché de publier les deux volumes qui devaient naturellement succéder au premier; à ces deux volumes projetés, il avait consacré de longues années de réflexion et de recherches. Il eût été dommage que cet immense travail fût perdu. Nous publions donc la version la plus achevée qu'il ait laissée de ces deux derniers volumes : Anglès l'eût assurément remaniée, élaborée davantage, ramassant comme il savait le faire en d'heureuses formules des informations dispersées, prenant de la hauteur pour remettre chaque chose à sa place, faisant un sort privilégié aux grandes figures, mettant en relief les débats

importants. Tels quels, les trois mille feuillets dactylographiés qu'il a laissés, scrupuleusement relus par lui, constituent un texte d'une grande richesse d'information, et dans lequel la verve du critique apparaît de façon plus libre dans sa spontanéité et sa fraîcheur.

Le lecteur pourra apprécier dans ces volumes la prodigieuse érudition d'Auguste Anglès : elle lui permet de dessiner ici un savant tableau d'époque, de restituer avec ferveur le destin et la pensée d'un groupe d'esprits distingués et enthousiastes, unis par la même foi dans la vraie littérature, par une même exigence de qualité; il pourra aussi être sensible, dans ces pages, à la présence d'Anglès qui surveille ses personnages du coin de l'œil, toujours lucide à leur égard, sans complaisance aucune, mais qui sait les regarder avec la sympathie propre au bon critique. Et le lecteur verra que, dans ce volume, Anglès sait parler admirablement des plus grands, de Péguy, de Gide, de Claudel, de Suarès et de Proust.

Sur ces feuillets dactylographiés, soigneusement corrigés par lui, Auguste Anglès avait, dans les marges, disposé un système très personnel de barres et de traits qui laissent clairement voir les points qui lui paraissaient, à la relecture, les plus importants, et qu'il eût sans doute mis en valeur dans l'élaboration de la version définitive. Nous ne pouvions évidemment nous substituer à lui pour ce travail de refonte sur lequel il s'était expliqué dans une lettre à Isabelle Rivière, datée de janvier 1961, à Tokyo. Il lui parlait de son travail en ces termes :

(...) Comme il est long et lent ! Quelle dose monstrueuse de patience il faut pour le faire progresser jour après jour de quelques pas, de quelques pages, et lorsqu'à la fin de la journée on dresse le bilan, on se demande comment tant d'efforts n'ont pu aboutir qu'à cinq ou six pages, qu'il faudra d'ailleurs revoir le lendemain, car on les trouve mal écrites ! Tous ces renseignements que j'ai cueillis dans tant de correspondances diverses et dispersées, je les juxtapose d'abord chronologiquement pour arriver à une sorte de puzzle. Puis copie après copie (j'en fais trois au moins) j'essaye de grouper, d'ordonner, d'élaguer et surtout d'insuffler peu à peu à cette simple chronologie le mouvement et la vie. Puis je fais faire une première copie dactylographiée, sur laquelle sautent aux yeux des bosses, des trous, des malformations qui demeuraient masquées dans le manuscrit : tout un travail d'orthopédie est à exécuter. Enfin vient la seconde copie dactylographiée, que je retouche encore un peu et qui lorsqu'elle sera achevée, me servira de base pour le texte définitif (...)

La présente édition est constituée de cette « seconde copie dactylographiée » qui nous conduit dans le tome 2 des débuts de 1911

jusqu'à la fin de 1912 et, dans le tome 3, jusqu'à l'été 1914. C'est la nature de son enquête autant que ses scrupules de chercheur et ses exigences d'écrivain qui le conduisaient à procéder ainsi par étapes. Au moment où il avait soutenu sa thèse, il confiait à Françoise Reiss, dans Le Monde des livres du 15 mars 1973, les propos suivants qui révèlent les difficultés propres à son entreprise :

(...) Jean Schlumberger m'a introduit à la Bibliothèque Doucet, où se trouvent quantité de lettres de Gide. Je m'y suis plongé et j'ai été effrayé. Ce n'était là pourtant qu'une partie des correspondances échangées entre Gide et les gens de son époque.

Je me suis lancé dans un travail de Romain pour dater ces lettres et aussi pour retrouver celle qui n'était pas chez Doucet. Je me suis trouvé devant une marée, un déluge, passionné mais complètement submergé! Ces gens-là s'écrivaient tout le temps, tenaient un journal ou prenaient des notes dans un carnet. Ils conservaient tout. C'est tout un monde qui ressuscite (...)

- Comment avez-vous maîtrisé ce déluge ?

Je n'ai pas de méthode, je tente seulement de suivre les contours apparents du donné et de rendre la température du vécu. Quand la conversation du groupe est très débridée, j'essaye d'être débridé aussi, pour restituer tous les tons.

Ce serait une folie de croire qu'on va pouvoir rendre l'intégralité du vécu. Il faut retrouver certaines lignes de force, certains moments décisifs. Je le fais au flair (...)

*Notre premier devoir était de respecter scrupuleusement le texte d'Anglès tel qu'il nous était parvenu. Nous nous sommes contentés de le relire, de corriger, comme on dit, les erreurs ou les fautes évidentes. Nous nous sommes permis, parfois, de supprimer – quand il était possible de le faire sans apporter de modifications au texte – des citations qui faisaient double emploi ou qui revenaient avec trop d'insistance. Pour les années 1911-1912, il avait aménagé, comme dans le premier volume, des chapitres de chronique (la NRF au jour le jour) et des chapitres de synthèse (Les « directions » de la NRF). Comme les développements consacrés à l'année 1912 occupaient une place disproportionnée dans l'ensemble, et comme les nécessités de l'édition nous contraignaient à certains sacrifices, nous avons pris le parti de supprimer deux chapitres * de synthèse qui ont paru dans des périodiques et, en ce qui concerne la chronique, nous avons procédé à des résumés*

* Critique 1912 : Chapitre IV, *Mouvement et sujet dans les arts*, publié sous le titre : *La Nouvelle Revue Française en mouvement (1912)* dans *Cahiers du xx^e siècle*, n° 2, Klincksieck, 1974.

Chapitre V, *Le clos et l'ouvert* paru dans *La Revue d'Histoire Littéraire de la France*, mars-avril 1986.

– en italique dans cette édition – qui donnent les informations essentielles, mais qui laissent figurer en caractères romains les grands et beaux morceaux qu'il eût été dommage de sacrifier.

Enfin, le lecteur se reportera page 559 aux principes que nous avons suivis pour restituer les nombreuses annotations qui figuraient dans le texte qui était à notre disposition.

Nous devons remercier ici M. Alain Rivière. Grâce à sa générosité, il nous a été possible de publier le Portrait de Gaston Gallimard que son père traça et auquel Auguste Anglès faisait référence dans ses notes (voir page 571). Il nous faut aussi exprimer notre reconnaissance à M^{me} Irène Martin du Gard, à M. Guy Grand et à M. Vincent Wackenheim qui nous ont apporté une aide précieuse en relisant avec nous de longues parties du manuscrit et des épreuves. Nous savons gré aux adhérents de « Présence d'Auguste Anglès » du soutien qu'ils ne nous ont pas ménagé et plus particulièrement au président de cette association, le regretté Jean Riboud.

Claude Martin
Pascal Mercier
Michel Raimond

DEUXIÈME PARTIE

L'âge critique

(1911-1912)

LA NRF AU JOUR LE JOUR
(1911)

I

DE L'ACHÈVEMENT D'ISABELLE À LA PREMIÈRE DES KARAMAZOV (janvier-avril 1911)

Gide a dû revenir du Limon plus tôt que prévu, car le dimanche 1^{er} janvier, après un rendez-vous manqué avec Ghéon gare du Nord, il écrit à Copeau. Il lui dit combien continue à l'absorber et à l'instruire la lecture de *Robinson Crusoé*, où nous l'avons vu s'engager, au début de décembre 1910, « pas à pas, avec l'admiration la plus vive ». La décision qu'il a prise de s'attaquer studieusement à l'anglais, sous la houlette d'un teacher procuré par Berlitz, représente à ses yeux, — il ne cessera de le répéter à tous ses correspondants, — une étape importante de son développement.

Le dernier chapitre d'*Isabelle* va être remanié. Il avait cru mettre le point final à cette œuvrette le 12 novembre 1910 au soir; mais il s'était inquiété de la « facilité » avec laquelle il avait expédié les dernières pages, qu'il ne sentait pas pleines de tout ce qu'il s'estimait « chargé d'y mettre ».

Au Limon, Copeau avait achevé de le convaincre qu'un dernier effort de révision s'imposait. Il n'a dû être, ni trop pénible, ni très long, puisque Ghéon est prévenu le mardi 3 janvier que lecture de l'œuvre sera donnée le samedi suivant 7 janvier, à 3 heures, chez les Van Rysselberghe : la satisfaction que Gide avait éprouvée à relire sa première partie dans le n° 25 (janvier) avait pu lui donner du cœur au ventre pour rendre la fin digne du début.

Il avait admiré à neuf la dure exécution de Léon Blum, à laquelle s'était livré Copeau dans ce même numéro : elle méritait d'avoir été promue du rang de *note* à celui d'article, puis à la dignité d'article de tête. Il nous semble aujourd'hui contradictoire que l'auteur de cet intransigeant rappel à l'ordre des vraies valeurs ait pu se laisser prendre à ce mirage aux couleurs de Racine qui avait nom Porto-Riche. On peut plaider pour lui les

circonstances atténuantes : il avait été camarade de lycée du jeune Marcel et le père avait reporté sur lui un peu de son amour pour ce fils unique et précocement disparu ; de plus, tous ceux qui de son temps comptaient, et qui avaient pris le parti de l'art et de la vérité contre la convention, admiraient ce mirage. N'importe ! je ne puis « avaler » *Amoureuse*, ni *Le Passé*, et j'enrage de voir Copeau se passionner pour le sort du *Vieil Homme*, ce « chef-d'œuvre » annoncé depuis longtemps et dont la générale avait été plusieurs fois ajournée à la fin de 1910. Le mercredi 4 janvier, ému par une soirée au cours de laquelle Porto-Riche avait, selon sa coutume, essayé sur lui l'effet d'une scène « admirable », Copeau annonce à Gide que l'événement aura lieu le lundi 9 janvier et il prévient Schlumberger qu'il va faire un saut à Paris pour assister aux dernières répétitions. Le 8 janvier, Gide pense flatter Valery Larbaud en lui transmettant les appréciations élogieuses du maître sur *Fermina Marquez*. Une ou deux semaines plus tard, Copeau demande que Schlumberger renonce à la note qu'il comptait donner sur la pièce et lui laisse le champ libre pour une étude d'ensemble : la première du *Vieil Homme* sera signalée dans le n° 26 (février) comme un « événement trop considérable pour qu'il en puisse être rendu compte en une note ». Mais Copeau remettra, puis laissera tomber son projet et les lecteurs de la NRF ignoreront les raisons de son admiration pour le *Théâtre d'amour*.

Entre Schlumberger et lui, le malentendu provoqué à la fin de 1910 par les insignifiants poèmes de son ami André Baine (Benjamin-Constant) s'est dissipé : cette pique, révélatrice de leur commune soif d'intégrité, a au contraire revigoré leur amitié, qu'ils exaltent à l'envi, en redoublant de zèle pour la revue. Copeau renvoie les épreuves, corrigées par lui, des malencontreux poèmes qui paraîtront, — c'est entendu —, dans le n° 26 (février). Il se réjouit qu'on lui ait fait parvenir journaux et revues et il compte veiller à la mise en train, trop longtemps retardée, d'une *revue des revues* plus consistante et dont l'importance avait été reconnue par tous à Pontigny en août 1910 : c'est probablement lui qui attirera l'attention des lecteurs sur les progrès dont témoignent en ce sens les n° 26 (février) et 27 (mars). Il aimerait aussi parler des représentations de *Roméo et Juliette* à l'Odéon : mais Schlumberger les expédiera en quelques lignes dans une note d'ensemble sur l'activité d'Antoine. Il prévient enfin que son condisciple de Condorcet, Antoine Bibesco, a contribué de 22 francs à la souscription pour le buste de Charles-Louis Philippe par Bourdelle, mais qu'il aurait horreur qu'on ornât son

nom du titre de prince : nous sommes contre le « monde » et c'est assez d'une comtesse de Noailles!

Le vendredi 6 janvier, Gide consigne dans son *Journal* que chaque soir avant de se coucher il absorbe une dose de *Robinson*. Il a écrit à Ruyters une lettre chargée de porter jusqu'à Addis-Abeba la nouvelle de ses débuts en anglais. Il y assure qu'il n'avait jamais lu *Robinson* auparavant : c'est à voir. Il exhorte le voyageur à tenir registre de ses impressions : depuis sa déception à propos de *L'Ombreuse*, précédant de peu son grand départ à la fin de septembre 1910, Ruyters affectait de ne plus se soucier de littérature. Il faut croire qu'il avait par inadvertance emporté quelques carnets, puisque la revue publiera ses notes de voyage à la fin de l'année. Gide lui apprend qu'il a corrigé la fin d'*Isabelle*, que Copeau l'avait « aidé à trouver ratée », mais il ne lui souffle mot de la lecture qu'il devait en donner le lendemain.

Le samedi 7 janvier après-midi, comme prévu, a lieu la réunion dans l'atelier des Van Rysselberghe, Villa Aublet, au 44, rue Laugier, Gide et Schlumberger se relayant pour lire. La fréquence de ces « épreuves orales » témoigne de leur importance : les membres du groupe avaient le goût de la lecture à haute voix, qu'ils pratiquaient entre eux ou en famille, pour leurs propres œuvres et pour celles des autres ; leur prose, dont on a exagéré le caractère intellectuel, atteste par son souci de l'euphonie, du rythme, de la plénitude sonore, ce contrôle par l'audition : ils n'avaient pas dans leur jeunesse adoré Flaubert en vain. *Isabelle* « sonorisée » devait révéler aux oreilles ses qualités de mélodieuse ampleur, que les yeux discernent moins aisément. Un des auditeurs, il est vrai archi-prévenu, le jeune Jacques Rivière, signifie à ses bonnes tantes de Bordeaux ce qu'elles auront à penser de la nouvelle œuvre : « C'est très beau, vous verrez. »

Cet « extra » n'empêche pas la réunion habituelle de la revue de se tenir le lendemain, dimanche 8 janvier, chez Schlumberger, rue d'Assas : histoire de se voir et de se parler deux jours de suite, sans préjudice des lettres qu'on pourra s'écrire aussitôt de retour chez soi ! Mais un fâcheux accident va disloquer pour un temps le groupe : le petit garçon de Schlumberger, Marc, tombe malade ; son père prévient Copeau le mardi 17 janvier qu'il doit l'emmener à Cannes, où il compte rester trois semaines. Que les amis veillent à la marche de la revue ! Prière de suivre le rythme des abonnements et désabonnements, de serrer d'un peu plus près l'actualité, d'assurer une alimentation régulière en *Notes* de qualité. En stock, se trouvent des poèmes en prose

soumis par Jean Croué, autre ami de jeunesse de Copeau et bientôt cosignataire de l'adaptation des *Karamazov* : sont-ils inutilisables ? Il faudra attendre la disette en textes des mois d'été pour trouver à les « caser » dans le n° 32 (août). Schlumberger vient de lire son *Césaire* à Gide : celui-ci, à l'inverse de Copeau, pense que cette œuvre se prêterait mal au traitement romanesque et que devraient en être accentuées les virtualités scéniques. Il s'agissait d'un court monologue publié en 1907 par *Antée*, sous le titre de *Dépossession Sentimentale* : Schlumberger l'a repris pour lui insuffler une « vie plus pleine » mais sous quelle forme ? Les réflexions échangées à ce propos confirment que le groupe prend conscience des exigences du genre romanesque, tandis que certains de ses membres sont sollicités par la vocation théâtrale ; à propos de *Césaire* s'ouvrira une discussion qui se développera lorsque *L'Inquiète Paternité* paraîtra en édition. Pour le moment Schlumberger envoie à Copeau un exemplaire dactylographié de sa *Mort de Sparte*, qu'il avait terminée à la fin novembre et lue chez Gide le mercredi 14 décembre 1910.

À Cannes l'attendait un mot de bienvenue : Gide lui recommande de se consacrer à son petit malade et se charge de faire marcher la revue avec Copeau. Pour les *Notes*, pas de soucis : Ghéon ne demande qu'à en fournir ; mais il préfère laisser pour un temps les poètes, insipides ou irritants ; seul George Chennevière, à qui Paul Desjardins trouve du talent, verra son *Prin-temps* favorablement traité dans le n° 29 (mai). De Schlumberger, on souhaiterait une note sur *L'École des Indifférents* de Giraudoux. La « loi d'airain » instituée par la primitive Église interdisait de parler des ouvrages parus dans la revue ; mais *Jacques l'Égoïste*, publié dans les n° 20 et 21 (août et septembre 1910) ne fait qu'un tiers du volume. Et puis, la NRF « espère le prochain livre de l'auteur »... Schlumberger s'exécutera dans le n° 29 (mai), sans que Giraudoux, conquis par Grasset, reparaisse au sommaire avant 1914. Gide éprouve quelque fatigue : c'est la huitième lettre qu'il écrit d'affilée. Qu'on s'étonne de le trouver parfois inférieur comme épistolier à chacun de ses nombreux correspondants !

Deux jours plus tard, il récidive. Kurt Singer, représentant de la « Jeune Allemagne » à la « décade » d'août 1910 à Pontigny, lui a envoyé une mise au point à propos de ses remarques désobligeantes sur la langue allemande. Schlumberger sait quelle audience la NRF trouve et espère accroître en Allemagne : accepterait-il de traduire cette lettre, qui paraîtrait comme article ? Ah ! une histoire juive : lors d'une visite à Péguy, Gide a appris

qu'un certain Jean Richard, qui propose des contes à la revue, s'appelle Weil ou Kohn!

Il s'appelle en réalité Jean-Richard Bloch. Professeur à Poitiers, il y anime une « vaillante petite revue », qu'il avait d'abord baptisée *L'Effort* et qui est devenue *L'Effort Libre*, pour éviter la confusion avec la revue toulousaine : la NRF va la citer avec éloge à propos d'une enquête, signée Jean Richard, sur la « situation faite à la culture française à l'étranger ». Antoine va donner une pièce de lui aux « matinées d'avant-garde » de l'Odéon. Bachelin, à qui il a eu l'inconscience de consacrer un article, a recommandé ses textes puis, questionné par Gide toujours à l'affût de talents nouveaux et « méritants », a donné sur lui ces renseignements : si la recommandation de Bachelin n'est pas une garantie de qualité littéraire, elle cautionne au moins une inspiration « populaire ». Et il faut aller chez Péguy pour découvrir l'identité de cette éventuelle recrue!

En remerciant Madeleine Gide pour la sollicitude qu'elle témoigne à Suzanne Schlumberger restée à Paris, le traducteur pressenti avoue que les tracas de l'installation lui laissent peu de loisirs à consacrer à la langue allemande. Mais Gide sait l'art de forcer la main en douceur : il expédie la lettre de Kurt Singer, qui figurera au *Sommaire* du n° 27 (mars) sous le titre : « Défense de la langue allemande (en réponse à un article de A. G.). » Schlumberger n'a-t-il pas répondu à une enquête de *Paris-Journal* sur le même sujet? Ne laissons pas refroidir l'actualité.

Gide, que nous avons vu affligé en décembre d'une « grippe féroce », se retrouve enrhumé. Il appréhende l'échéance d'une expérience qu'il avait souhaitée et dont Paul Desjardins avait facilité l'organisation : les *lectures commentées* que doit inaugurer une séance consacrée aux poètes de l'Abbaye, le dimanche 29 janvier, au local de l'« Union pour la Vérité, » 21, rue Visconti. Autre sujet de préoccupation : les *Lettres de Jeunesse* de Charles-Louis Philippe à Henri Vandeputte. Les appréciations plus que franches de Philippe sur plusieurs de ses contemporains, ceux entre autres auxquels son « amitié » tenait lieu de raison sociale, avaient provoqué un malaise à l'automne 1910 : fallait-il couper les passages désobligeants et garder les élogieux? supprimer toute allusion aux personnes? tout conserver? Le groupe s'était partagé entre partisans de la discrétion, comme Schlumberger, et « jusqu'au-boutistes » de la sincérité, comme Gide. La règle avait été adoptée de conserver ce qui concernait les œuvres et de supprimer ce qui avait trait aux personnes : mais comment un homme de plume admettrait-il qu'une critique de son œuvre ne l'atteint pas dans sa personne? Deux séries de lettres avaient paru dans

les n^{os} 23 et 24 (novembre et décembre 1910); dans les n^{os} 25 et 26 (janvier et février 1911), rien. Gide s'impatiente; il flaire des complots, il soupçonne Bouhélier et Montfort de « travailler » Vandeputte. Il faut se hâter : la troisième sera publiée dans le n^o 27 (mars) en tête du *Sommaire*. Mais on est loin d'en avoir fini avec cet interminable débat.

Dans une lettre à Jacques Rivière du jeudi 19 janvier, Gide se plaint de la grippe « anglaise » (pourquoi « anglaise »?) qui le tient au lit et toussant. Son moral tient le coup, grâce aux lettres que lui écrit son jeune ami, mais il aimerait aussi connaître celle que celui-ci cachait l'autre jour dans la poche intérieure de son veston : sans doute s'agit-il d'une lettre d'Alain-Fournier où il était question de Gide. Jacques Rivière va d'« emballement » en « emballement ». Le samedi 21 janvier, les tantes de Bordeaux sauront son enthousiasme pour l'« admirable » Isadora Duncan : depuis qu'il a découvert les Russes et Isadora, il trouve la danse « aussi formidable » que la musique. Ghéon, qui partage ces deux enthousiasmes, défendra la danseuse contre la mesquinerie des critiques dans une *note* du n^o 27 (mars) : « Isadora Duncan et M. Pierre Lalo. »

La grippe « anglaise » n'interdit pas à Gide de se rendre chez Jacques-Émile Blanche, à un déjeuner qu'il raconte à Copeau, le dimanche 22 janvier, sur le mode comique. Parmi les convives se trouvait Daniel Halévy, qui s'est cru obligé de l'entretenir de Dostoïevski. Pauvre Halévy! Touchant dans sa bonne volonté à se guinder vers le profond et vers l'héroïque, mais aussi « insuffisant » avec Dostoïevski qu'avec Nietzsche. Autre conversation, et d'un tout autre ordre, avec Bakst : son expérience en matière de mise en scène et de décors fait mal augurer du destin des *Karamazov*, que le Théâtre des Arts s'apprête à mettre en répétitions. À propos de théâtre, Gide a été l'avant-veille à l'Odéon voir la pièce de Jean Richard montée par Antoine et il amuse Copeau de la « révélation » faite par Péguy. L'auteur de l'article : « Sur la critique au Théâtre et sur un Critique », se réglera d'une anecdote : Léon Blum se préparait à éreinter la pièce; mis au courant de l'identité de l'auteur, il nuança son jugement... Et la santé? Le pauvre Ghéon, en proie lui aussi à la grippe, n'a pas l'air de se remettre vite : faudra-t-il convertir la NRF en infirmerie?

Gide est repris de malaises. Par pneumatique du lundi 23 janvier, il envoie au jeune ménage Rivière les billets qu'il avait retenus pour un récital Chopin : levé, mais faible, il se sent plus près de son lit que de la salle de concert; il craint aussi d'entendre Chopin trahi par un « virtuose »; de plus, la

date de la « lecture commentée » approche et il lui faut se garder des imprudences. Pour le choix des poèmes à lire, Ghéon lui avait indiqué les textes les plus « significatifs » de Romains, Vildrac et Duhamel. Le samedi 28 janvier, Rivière est prévenu de l'heure et du lieu de la réunion, sans être expressément invité, car Gide, peu en forme, redoute un fiasco. Le lendemain pourtant, à quatre heures, rue Visconti, devant une cinquantaine d'invités, il se montre parfait. Bordeaux le saura : « Gide lit admirablement. Et même quand on les connaît, c'est une véritable révélation que de lui entendre lire des vers. » Révélation ou transfiguration? Un nouveau familier du groupe, Gaston Gallimard, constate que les poèmes de Duhamel, rendus à eux-mêmes, tombent à plat.

Copeau ne fait pas allusion au récital dans une lettre écrite le jour même à Schlumberger. Il a appris que Suzanne Schlumberger allait partir à son tour pour Cannes et que les trois semaines d'absence prévues risquaient de devenir un mois. Lui-même va passer la semaine à Paris et donne lecture, le dimanche suivant 5 février, des cinq actes révisés des *Karamazov*. Pour *La Mort de Sparte*, dont il a reçu la dactylographie, il va falloir secouer Rouché et pressentir Gémier. Quant à la revue, que Schlumberger se repose sur lui et sur Gide. Francis de Miomandre vient de lui proposer six *Petits Dialogues Grassois* qui garniront plaisamment les *sommaires* des n^{os} 28 et 29 (avril et mai). Plusieurs des *Notes* ont été attribuées et voici la liste de celles qui restent disponibles. Surtout la *revue des revues* doit devenir une rubrique aussi importante que les autres et il faut recruter de jeunes talents aptes à fournir de bonnes *Notes*. Ces brouillilles font perdre du temps : « Ah! si nous avions un vrai secrétaire! » soupire Copeau, qu'irritent les étourderies du charmant Pierre de Lanux, peu pénétré de l'importance de ses fonctions et qui ne prend pas au tragique les drames provoqués par un « blanc » ou un accent circonflexe manquant dans un texte de Claudel. Très bien, ajoute Copeau, la fin d'*Isabelle*, remaniée suivant ses conseils. Ses projets personnels? Mettre au net les notes du voyage à Moscou qu'il avait fait en 1910 avec A. Benjamin-Constant et qu'il promet à la revue depuis décembre; accoucher de sa grande étude sur Porto-Riche; écrire une nouvelle. Il s'attriste de la maladie de Théo Sueur, cet ami qu'évoquera Schlumberger dans un chapitre de ses *Éveils*. Pendant son séjour à Paris, lui écrire chez sa mère, 19, rue Cail.

Dans les derniers jours de janvier et les premiers de février, Schlumberger a fait un saut à Paris d'où il donne à Gide son avis sur un texte soumis par Marcel Drouin (Michel Arnauld).

Auguste ANGLÈS

**André Gide
et le premier groupe de
*La Nouvelle
Revue Française***

★★

Après deux années d'apprentissage, les hommes de *La Nouvelle Revue Française* entrent dans une période probatoire : dissensions, dissentiments, errements, erreurs, le groupe en marche cherche sa place dans l'espace littéraire des années 1911-1912. La revue s'étoffe, les abonnements augmentent, on se préoccupe de l'équilibre financier de l'entreprise et de sa pérennité. Quelques passes d'armes, dont l'affaire Variot, viennent ébranler André Gide et ses amis en les mêlant aux rivalités littéraires du temps.

Tout en s'efforçant de garder entre eux les meilleurs liens et de conserver l'amitié d'écrivains aussi exigeants que Paul Claudel et Alexis Léger, les hommes de la *N.R.F.* tiennent à s'assurer le concours de nouveaux collaborateurs. Les correspondances montrent les manœuvres opérées pour attirer cet hôte difficile que sera André Suarès, dont la « capture » menée par le nouveau directeur Jacques Copeau est fêtée comme une victoire. Plus discrètement, on invite Albert Thibaudet, qui deviendra, et pour longtemps, un des collaborateurs les plus réguliers de la *N.R.F.* Très attentif au charisme des hommes, Auguste Anglès dresse en filigrane d'une analyse à la fois thématique et chronologique une série de portraits entremêlés : Copeau, Rivière, Ghéon, Suarès, l'image exacte d'un groupe qui reste très indifférent, en matière de littérature, au fait social et politique, et ce face à d'autres écrivains avec qui *La Nouvelle Revue Française* est en rapport, Péguy, Barrès, Paul Desjardins.

Si pour très peu d'années encore la *N.R.F.* reste une revue d'esthétique, ses intérêts vont en se diversifiant, la création d'un comptoir d'édition et l'expérience pratique du théâtre lui donnent une nouvelle dimension, sans que l'on renonce aucunement aux règles d'éthique qui avaient présidé à la fondation de la revue. Mais à côté du théâtre et de la poésie, de ces formes issues du Symbolisme, la question déterminante reste celle du roman. Dans ce domaine, les ressources du groupe sont faibles, et le regard porté sur la production du temps pour le moins critique : on sait aussi qu'à cette date la *N.R.F.* n'a pas voulu considérer Marcel Proust.

Quête d'hommes, quête de la forme romanesque, affinement d'une méthode critique, *La Nouvelle Revue Française* cherche encore les mécanismes qui lui permettront de s'inscrire dans la longue durée. L'année 1913, qui occupera la plus grande partie du troisième volume de l'œuvre d'Auguste Anglès, marquera l'aboutissement de ce travail de réflexion mené dans les années 1911-1912.



9 782070 705887



Extrait de la publication

86-IV

A 70588

ISBN 2-07-070588-9

195 FF tc